

Zelliges d'une vie étonnante¹

Elisa Chimenti naît en 1883 à Naples, un "ville andalouse égarée en Italie". Son père, Rosario Ruben Chimenti, médecin mais aussi poète dialectal napolitain, s'établit en Tunisie avec toute sa famille en 1884, un an après la naissance d'Elisa, probablement pour des raisons politiques, puis au Maroc, où il devient le médecin personnel du Sultan Moulay Hassan. Sa mère, Maria Luisa Ruggio Conti – fille de Giovanni Battista de Sassari et de Clémence Cherloneix (une Parisienne) – est l'arrière-petite-fille de Lord Tiberio Cavallo, un célèbre physicien anglais, du côté paternel, et du vice-roi de Sardaigne, Azzouni, du côté maternel.

Les Chimenti ont cinq enfants: Elisa, l'aînée, trois autres filles et un garçon.

A Tunis et à Tanger Elisa Chimenti fréquente l'école de l'Alliance Israélite dont elle garde un bon souvenir et où elle acquiert le goût de la littérature antique et des Saintes Ecritures.

A Tanger, elle fréquente aussi une école sui generis, la pharmacie Totier, un lieu de rencontre d'intellectuels espagnols, italiens, français et anglais, qu'elle dépeint de manière remarquable dans *Les Petits Blancs marocains*.

Selon le curriculum vitae signé de sa main, elle aurait complété ses études en Allemagne, obtenu une licence ès lettres, égaré ses diplômes pendant la Première Guerre mondiale et maîtriserait parfaitement le français – parlé dès son enfance -, l'espagnol, l'italien, l'hébreu, l'arabe et l'allemand. Elle aurait également connu, et de manière assez approfondie, le portugais et le russe. Outre l'arabe qu'elle parle couramment, elle maîtrise de nombreux dialectes maghrébins.

En 1907, la mort subite de son père marque une rupture avec une vie d'insouciant bien-être et le début d'une période où de lourdes responsabilités vont s'ajouter à toute une série de vicissitudes dramatiques : en 1912, son mari – un comte polonais -, en proie à un raptus, tente de l'étrangler. Elisa demande le divorce, mais ne l'obtient qu'en 1924.

En 1914, elle fonde avec sa mère la première école "italienne" au Maroc, l'ouvrant à des élèves de toutes les nationalités et confessions religieuses. L'établissement connaît un énorme succès et il est financé, à partir de 1924, par le gouvernement italien, qui pourvoit aussi à la rémunération des deux enseignantes.

Elisa va dédier toute sa vie à l'enseignement, s'appuyant sur une méthodologie et une pédagogie tout à fait innovantes.

Elisa va dédier toute sa vie à l'enseignement, s'appuyant sur une méthodologie et une pédagogie tout à fait innovantes.

¹ Les notes biographiques relatives à Elisa sont le résultat d'une première phase des recherches menées par Maria Pia Tamburlini, Mirella Menon et Emanuela Benini à l'aide des archives de l'auteur-mème – mises à leur disposition par l'ex-consulat de Tanger et par Ahmed Benchekroun, secrétaire littéraire d'Elisa Chimenti -, des documents du même consulat, d'interviews de personnes qui ont connu personnellement l'auteur et des articles parus dans la presse tangéroise.

Au cours de la période fasciste, en 1927, Elisa Chimenti et sa mère sont écartées de leur poste et pour la famille Chimenti s'annoncent des années de grave instabilité économique, pendant lesquelles Elisa se consacre à ses recherches et à la collaboration avec des journaux tangérois et étrangers, tout en continuant à enseigner dans des écoles arabe et allemande.

A la suite de la grande famine qui, en 1941, sévit dans le Rif, elle crée avec sa sœur Dina une association de bienfaisance, "Aide fraternelle", pour collecter des fonds en faveur des victimes de la tragédie.

Elle ne revient à son école qu'après la guerre. En 1957, le président de la République italienne lui remet la décoration de "Cavaliere al Merito", pour son œuvre intelligente et passionnée qui contribue à la diffusion de la culture italienne au Maroc et pour avoir créé la première institution italienne privée devenue, par la suite, "école d'Etat".

La perte de ses trois sœurs, en 1960 et en 1964, et le manque de ressources rendent tragiques les dernières années sa vie. "Je vis dans la misère la plus lugubre", écrit-elle dans une lettre poignante adressée au président de la République italienne en 1964.

A ce moment-là, elle reste seule, avec deux fidèles domestiques marocaines et ses deux chiens, dont Chiquito, féroce envers tout le monde mais d'une docilité extrême envers elle. Il mourra quelques jours après le décès de sa maitresse, refusant toute nourriture.

En 1969, à l'annonce de la mort d'Elisa Chimenti, les autorités et les personnalités tangéroises les plus éminente lui rendent un dernier hommage, parmi elles: Son Altesse la princesse Lalla Fatima Zohra, la Cherifa d'Ouazzane, épouse du Gouverneur de Rabat-Salé, Abdellah Guennoun – qui appelait Elisa "ma sœur, le Consul italien Rotta et le Consul allemand Auer, Mohammed Akalay, Christine Gosling, Madame Ravella.

Une vie vouée à l'enseignement

De 1914 jusqu'à quelques années avant sa mort, Elisa Chimenti, enseigne plusieurs langues : le français, l'arabe, l'espagnol et l'anglais à l'école italienne, et l'arabe littéraire dans les medersa.

Elle est la seule Européenne admise à enseigner dans l'école d'Abdellah Guennoun, un centre culturel où se sont formés les docteurs du Coran. La considération qu'on lui témoigne est telle qu'elle est appelée fqih (docteur en sciences coraniques), un cas unique pour une femme.

Au début, l'école italienne qu'Elisa crée avec sa mère est installée dans la maison de famille. Par la suite, elle est transférée dans le Palais des Institutions Italiennes, palais que le sultan marocain Moulay Hafid vend au gouvernement italien en 1927.

Mais comme évoqué plus haut, les deux femmes sont écartées de l'enseignement par les autorités mussoliniennes suite à leur refus d'adhérer au fascisme. Malgré le procès qu'elles gagnent, elles ne seront indemnisées par le nouveau gouvernement italien, et de façon dérisoire, que vingt-et-un ans après, en 1953. L'Etat italien offre alors à Elisa Chimenti, non sans difficultés – elle a acquis la nationalité allemande par son mariage et n'a jamais demandé la nationalité italienne -, un poste de professeur qu'elle occupera jusqu'en 1966. Elle a alors 83 ans.

L'Ecole des Chimenti, interculturelle et interconfessionnelle, et comprenant le primaire et le secondaire, était à l'avant-garde par ses méthodes d'enseignement et de contenus proposés.

Plusieurs générations d'intellectuels tangérois y ont été formées et la ville se souvient, aujourd'hui encore, des deux enseignantes et regrette la fermeture d'une institution si prestigieuse.

Journaliste et écrivain

Elisa Chimenti a souvent l'occasion d'accompagner son père qui se déplace à l'intérieur du Maroc pour y soigner aussi bien les puissants caïds que les petites gens. Au cours de ces voyages, elle l'aide à soigner les femmes qui ne peuvent être approchées par un médecin homme, et c'est ainsi qu'elle commence à s'intéresser à leurs conditions de vie.

Observatrice sensible, elle perçoit rapidement la psychologie du peuple marocain, apprend à connaître dans leurs moindres détails les villes et les campagnes, à recueillir dans les douars des traces littéraires, historiques, sociale set religieuses, qu'elles soient préislamiques, musulmanes ou juives. Les légendes, les chants, les histoires qu'elle entend imprègnent ses œuvres, ils sont le terreau qui alimente sa créativité et permet à son talent de s'épanouir.

Pour Elisa, la carrière d'écrivain commence de façon inattendue : elle écrit une lettre, qui est publiée dans un journal suisse, pour défendre des Marocains et des Espagnols offensés par un lecteur. Le texte reçoit un tel consensus que le journal lui propose une collaboration : la première d'une longue série car elle ne cessera jamais son activité de journaliste², s'inspirant de la vie des gens qu'elle côtoie, mais aussi des animaux, des plantes, de tout son environnement.

Dans le « Journal de Tanger », qui la publie régulièrement, on trouve, au fil des numéros, des articles sur les thèmes les plus divers, portant particulièrement sur les traditions populaires, mais aussi sur la vie de tous les jours, les festivités religieuses ou païennes, les textes littéraires, les personnages historiques ou contemporains, la science-fiction, ce qui montre la vivacité de sa curiosité et son attention envers tout ce qui vit, tout ce qui est, tout ce qui doit être protégé et conservé.

Son activité littéraire, extrêmement féconde (romans, contes, essais, poèmes, conférences, aphorismes ... et même un projet de scénario) est très peu connue et explorée. Seule une partie de ses œuvres (toutes réunies dans la présente anthologie) ont été éditées au Maroc, en Espagne et aux Etats-Unis³. Nombreux sont ses manuscrits qui restent inédits, tels que : *Récits des cours et des terrasses*, *Jacob Sarfati*, *Miettes*, et bien d'autres.

Bien qu'Elisa Chimenti ait vécu presque toute sa vie au Maroc, elle reste attachée à l'Italie, sa patrie, où elle essaye en vain, et pendant des années, de faire publier ses œuvres⁴.

Au cœur des œuvres d'Elisa

² Dans son curriculum vitae rédigé en 1956, Elisa Chimenti déclare avoir été et être la « correspondante de plusieurs journaux et revues » : le « Lokal Anzeiger », la « La Vigie Marocaine », « La Feuille d'avis de Vevey », etc. »

³ *Tales and legends of Morocco (Légendes marocaines)*, traduit par Arnon Benamy, New York, Astor Book, 1965.

⁴ *Al cuore dell'harem (Au cœur du harem)*, la seule œuvre d'Elisa Chimenti publiée en Italie, n'a été éditée qu'en 2000 par les Editions e/o.

L'ensemble des écrits d'Elisa Chimenti, articles et œuvres, montre son désir profond d'explorer et de préserver une culture dite mineure qui est sur le point de se perdre.

Elle est une femme omnivore de la connaissance, une exploratrice curieuse de tous les domaines du savoir, de l'anthropologie à l'écologie, de la mythologie à la science-fiction, du spiritualisme aux pratiques paranormales, magiques. A l'égard de ces dernières, son attitude est duelle : d'une part, elle semble accorder une certaine valeur à des croyances ancestrales, de l'autre, elle a une forte propension au mysticisme, probablement engendrée par sa connaissance approfondie des textes sacrés du christianisme, de l'islam et du judaïsme.

Son esprit est attentif aux femmes : elle les observe avec subtilité dans leurs lieux de vie, manifestant leur solidarité, sources de réconfort, parfois victimes et bourreaux très souvent d'elles-mêmes.

Femmes puissantes ou simples femmes du peuple, cultivées ou analphabètes, qu'Elisa sait écouter et accueillir, car elle perçoit en chacune d'elles l'humanité toute entière.

La première qualité de Elisa est d'écouter les gens : ses élèves à l'école, les hommes et les femmes de la rue, les puissants de toutes les nationalités avec qui elle entretient des relations familières.

On peut la voir souvent discuter longuement, usant du même naturel, avec un berger ou avec un intellectuel, leur manifestant le même intérêt, la même intention. Sa curiosité la pousse à interroger les personnes de passage à Tanger, érudits ou filibustiers, têtes couronnées ou faussaires de la dernière minute qu'elle dépeint avec finesse et ironie. Son travail d'entomologiste nous propose une autre société, observée avec lucidité comme au microscope. Elisa porte en elle un nouvel humanisme, qui respecte la connaissance dont chaque être est dépositaire.

Cultivée, grâce à son milieu familial et au fait d'avoir fréquenté les meilleurs écoles de son époque, elle a une connaissance approfondie de la littérature classique, de la mythologie gréco-romaine et des textes sacrés. S'il y a bien dans son œuvre des références aux grands auteurs comme Dante, Heine, Leopardi, et si la culture classique est l'humus de sa création, la littérature et les grands poètes ne l'ont pas directement influencée.

Ses recherches sur l'héritage préislamique, cueilli delà voix des paysannes, lui ont permis d'assurer dans *Chants du Maghreb* (un texte de plus de mille pages) la permanence des rites et des cultes des eaux, des pierres, des végétaux et des génies.

La vraie source de son inspiration est donc là, elle naît de l'émotion d'une rencontre, du cœur palpitant de la nature dont elle sait écouter le battement, en un mot : de sa curiosité pour la vie. La modernité de son écriture vient du fait qu'il s'agit d'une écriture métissée, fécondée par les expressions, les syntaxes et les termes empruntés aux différentes langues qu'elle connaît. Une nouvelle « langue franque », vivante et expressive, qui découle directement des récits oraux, du cœur même de l'Afrique.

Les frontières – ses frontières – ne séparent pas, mais se transforment paradoxalement en des traits d'union entre les cultures de la Méditerranée, qui se sont oubliées, ignorées depuis trop longtemps. Et l'écriture, se nourrissant de la sève vivante du peuple, réussit à se projeter vers un ailleurs, à anticiper l'avenir.

Elisa Chimenti est sans doute une femme polyédrique : anthropologue, pédagogue interculturelle et interconfessionnelle *ante litteram*, une écrivaine qu'on ne peut relier à

aucun courant littéraire, à aucune école : libre de tout préjugé, ouverte à un monde où la variété des cultures, des ethnies, des langues et des religions préfigure le monde idéal.

Grand poète du quotidien, rhabdomancienne de l'âme, boulimique de la vie et de la connaissance, comme le dirait Pennac, voilà ce qu'est Elisa Chimenti.

Maria Pia Tamburlini